

LA PHILOSOPHIE POUR QUOI FAIRE

Voici une question qui pourrait être celle d'un intellectuel en recherche d'un passe-temps, d'un exercice de rhétorique, ou de joutes verbales. Mais ici la question dépasse ces jeux que je souhaiterais d'autres siècles, car devant tout ce gris dans un monde si avancé il est temps de se poser cette question.

La philosophie pourquoi faire ?

Philosophie est issu de philosophe étymologiquement l'ami de la sagesse. Le mot Philosophie fait partie de ces noms universels où il serait possible de trouver plusieurs milliards de définitions, autant que d'êtres humains en âges de penser. Le Larousse ou le petit Robert sont d'accord pour lui en trouver deux.

L'une dite ancienne et l'autre dite moderne.

Philosophie :

Définition Ancienne : toute connaissance par la raison, comprenant l'étude rationnelle de la nature et la théorie de l'action humaine.

Définition Moderne : ensemble des études, des recherches visant à saisir les causes premières, la réalité absolue ainsi que les fondements des valeurs humaines, et envisageant les problèmes à leurs plus hauts degrés de généralité. De telles définitions laissent à penser que la philosophie est une discipline difficile, complexe, réservée aux érudits, une science hermétique voire rébarbative pour le commun des mortels.

Dans le cursus scolaire actuel cette matière s'inscrit uniquement dans le prolongement de l'apprentissage de la littérature, en classes de premier et de terminal... Point de philo avant. Curieux de nature, les voyages aidant je suis venu à étudier la philosophie dans une école qui est plus buissonnière qu'académique. C'est ainsi que je me suis aperçu en regardant la chronologie de l'histoire de la philosophie que la philosophie était bien différente. De manière générale l'ensemble des auteurs traitants le sujet sont d'accord pour voir l'aurore de la philosophie dans la Grèce ancienne à partir du 6ème siècle avant JC

Je vous propose un très rapide découpage de l'histoire de la philosophie en quatre périodes: Du 6 siècle avant JC jusqu'au 2 siècle après JC Le temps des philosophies anciennes Du 2 siècle après JC jusqu'à la révolution française Le temps du christianisme triomphant De la révolution française à la fin de la deuxième guerre mondiale Le temps des lumières et de l'humanisme républicain De la fin de la deuxième guerre mondiale à aujourd'hui Le temps de la déconstruction nietzschéenne Début d'une transition qui n'a pas encore fini d'aboutir ... Les marqueurs de temps que j'ai choisi pour cette découpe très grossière, sont basés non pas sur des philosophes ayant marqué le cours de la philosophie mais sur des changements profonds dans l'histoire de l'occident. Les frontières des dates ne doivent pas être vues de manière abrupte mais comme des zones de lents fondus d'idées et d'interactions s'étalant sur plusieurs siècles. Dans le domaine de la philosophie, les idées nouvelles germent souvent par syncrétismes et inspirations d'influences. L'évolution des idées ce fait par des percolations très lentes et non par des révolutions d'un jour, d'une date, comme les livres d'histoires aimeraient à nous le faire croire.

Première période

La philosophie est née en grecs en liaison avec l'exercice de la démocratie C'est un temps où il y avait une multitude de philosophies différentes sans hégémonie de l'une sur les autres. Le temps du lycée d'Aristote, de l'académie Platon, du jardin d'Épicure, à l'ombre des piliers, (en grecs anciens : Stoas) avec Zénon de Cittium et ses stoïques. Ainsi, sur plusieurs siècles, avec les maitres d'origines et leurs disciples qui les ont perpétués, les pensées étaient multiples. Les écoles se livraient à une concurrence saine et fructueuse. Si leurs approches étaient différentes toutes recherchaient le même but, adoucir les peurs et les souffrances de l'homme par l'exercice d'une pensée s'appuyant sur une philosophie propre à chaque école. Durant cette période, la philosophie est accessible à tous les hommes libres. Elle pouvait être enseigné de façon restreinte, de manière ésotérique comme pour les fraternités de Pythagore ; ou exotérique, ouvert à tous et à toutes, prostitués comprises comme pour le jardin d'Épicure. La philosophie de ce temps-là, n'est pas une matière scolaire mais une façon d'être et de vivre. Elle ne se bachotait pas, elle se vivait au quotidien.

Deuxième période

Le christianisme triomphant

Le temps pour l'Europe d'adopter l'unique pensée du christianisme. Il me paraît capital de bien mettre l'accent sur l'importance de cette religion dans l'évolution de la définition de la philosophie et du rôle dans lequel elle va l'enfermer.

Au 2ème siècle, l'un des fondateurs du christianisme saint Justin (romain sous le règne de marc Aurel – stoïcien) a compris le risque le laisser libre court aux différentes philosophies , et à commencer un long « nettoyage » de ce qu'il voulait garder, de ce qu'il voulait détruire de l'héritage des philosophes grecs et romains. Travail continué par les pères de l'Église au IV siècles notamment par saint Augustin. Les plus visés étant tous les philosophes monistes ; ceux qui pensaient que le corps et l'esprit ne fait qu'un. Ne gardant de cette riche période que les dualistes (Platon Aristote, notamment) avec la partie de leur conception philosophique acceptable pour la doctrine. Cette longue période est aussi le temps de cristallisation de la scolastique pour la philosophie et du dogme chrétien. Seuls les lettrés érudits, dans le cadre des études dispensées par l'Église, ont accès à la philosophie, qui devient une matière académique, dissocié des sciences et de la vie en générale, au service du dogme chrétien. La philosophie n'a plus son mot sur la question du devenir après la mort car la réponse est dans la croyance chrétienne, elle devient un exercice de la raison pour tirer au clair les grandes notions. Durant cette période, la philosophie perd son champ populaire accessible à tous pour être enfermée dans les lieux de hautes études.

Troisième période

Le temps des lumières et de l'humanisme républicain.

Les lumières et la révolution française, ont pour origine un changement profond dans la réflexion philosophique inspirer par l'influence de René Descartes – Mathématicien et

philosophe français – Né en 1596 – Décédé en 1650 – soit plus d'un siècle nécessaire à ses idées pour être dans les esprits des révolutionnaires de 1789. La philosophie retrouve alors une relative autonomie de pensée par rapport aux religions. Elle devient l'apprentissage de la réflexion critique, de l'argumentation de l'idéale, du penser par sois même. De plus des textes de philosophies anciennes disparus dans les autodafés perpétrés par les pères de l'église, réapparaissent timidement par des chemins détournés Averroès (bien qu'ayant vécu au XII siècle) ou la bibliothèque de Philodème à Herculaneum, découverte au 18ème siècle. La plus grande liberté des philosophes de cette période laisse la possibilité de développer des idées monistes à coté de celles des dualistes et des religions. Idées monistes qui aboutiront à une politisation des idéaux, le matérialisme deviendra matérialisme dialectique avec Karl Marx. Néanmoins la philosophie reste scolastique, elle sert d'appuie aux grands idéaux politiques sans toute fois redevenir accessible au peuple. Pour lui son nouveau catéchisme c'est la politique via les partis politiques et leurs programmes parfois dogmatiques.

Quatrième période

De la fin de la deuxième guerre mondiale à aujourd'hui...

A lire les définitions dans les dernières éditions 2007 du Larousse ou du Robert ; à questionner la rue ; à écouter les élèves de terminale sur la question ; la philosophie est restée scolaire, une matière du bac mais pas une réflexion pour la vie. Tous notre programme scolaire de philosophie est aujourd'hui l'héritage de la rupture chrétienne qui a fait que la philosophie a cessé d'être un apprentissage de la vie comme elle était chez les grecs. Luc ferry (l'ex ministre de l'éducation nationale, philosophe) reconnaît que le programme de philosophie est un programme catho-républicain. C'est, pour lui, un programme de notions philosophiques où l'on exerce sa raison pour clarifier des notions : cela est catholique ; et où l'on met pardessus un peu d'esprit critique : cela est républicain.

De ce rapide découpage chronologique il apparaît bien deux visions pour la philosophie avec le christianisme comme rupture entre la philosophie de la sagesse et la philosophie de l'érudition. Une philosophie du savoir et une philosophie de la sagesse En imitant les Francs-maçons, nous pourrions le traduire par : Une philosophie spéculative et une philosophie opérative La philosophie pourquoi faire ? Il est reconnu que les grandes philosophies sont essentiellement des doctrines du salut. Mais qu'est que le salut ? : L'art de résoudre de notre première peur : la Finitude comme l'appelle les philosophes. C'est l'art de nous aider à surmonter les inquiétudes de la vie humaine qui nous empêchent de bien vivre. La plus grande étant la mort. Peur de la mort, de la sienne, mais aussi de la mort des autres, de ceux que l'on aime. Comment surmonter ces peurs? Par un dieu et par la foi disent les grandes religions. Par la raison et par sois même disent les grands philosophes Voilà toute la différence et pourquoi, la philosophie est perçue comme arrogante, orgueilleuse dans tous les grands textes religieux. Les grands philosophes vont nous dire que nous pouvons nous sauver par nous-même en utilisant l'exercice de sa raison et cela dès l'antiquité – Pour Épicure les dieux existent, mais ils ne s'intéressent pas aux hommes et par conséquents les hommes ne doivent pas avoir peur des dieux et s'organiser par eux même. Dans cette démarche philosophique qui nous permet de mieux gérer nos peurs et de trouver notre sérénité, nous pouvons y voir une attitude individualiste, mais très vite, les philosophes recadrent : l'homme, l'individu,

parmi les hommes, la société. De nombreuses doctrines philosophiques démontrent que le salut de l'un ne peut pas se faire sans le salut des autres. Des philosophies individuelles nous passons à une philosophie pour une humanité, avec une notion d'universalisme et sa déclinaison pragmatique : la politique.

Sans vouloir aller trop loin, mais uniquement pour ouvrir des pistes sur ce « pourquoi faire de la philosophie ? » voici deux questions : La question première est pour moi la première des premières : Comment placez-vous votre esprit par rapport à votre corps ? Êtes-vous moniste ? Votre corps et votre esprit ne font-ils qu'un ? Ou êtes-vous dualiste ? Votre corps et votre esprit sont-ils dissociés ou dissociables. C'est une question à laquelle nous devons répondre à nous même, et accepter que d'autres peuvent y répondre différemment. Elle doit rester dans le domaine exclusif de l'appréciation individuelle.

La deuxième question : Le bonheur est-il pour aujourd'hui ou pour demain ? Certains des philosophes pensent que dans ce monde imparfait, le mieux reste à réaliser. A travers un idéal qu'ils définissent comme étant ce qui permettra à l'homme de progresser et de trouver son bonheur, ils bâtissent une doctrine philosophique propre au chemin à construire pour arriver à cet idéal. D'autres philosophes pensent que nos plus grandes peurs sont dans nos projections sur le future où dans nos ressassements de notre passé. Pour eux la sérénité est dans l'apprentissage de savoir « vivre l'instant présent », que cela n'est possible que dans la maîtrise de notre questionnement et de l'écoute de nos cinq sens. Idéalisme d'un côté, hédonisme de l'autre. Et pourquoi pas les deux ? « **Le bonheur est dans l'instant présent** » je le crois mais il est possible de préparer un lendemain qui facilitera cet instant quand aujourd'hui il n'y est pas. La philosophie de la sagesse, pratiquée avant l'hégémonie de la pensée chrétienne, ne s'est jamais éteinte. Elle a su passer le temps et s'infuser dans les philosophies populaires. Même si les calendriers catholiques, avec la pensée du saint du jour, étaient là pour christianiser toutes sagesse. Il y eu aussi tous ces auteurs, pour ne pas dire des philosophes, pas toujours très « catholiques », je pense à Montaigne, Érasme, Spinoza. Ainsi, la philosophie de la sagesse a pu continuer, à vivre, à évoluer.

Mais aujourd'hui qu'en reste-il ? Chaque enfant né devenu homme devra toujours répondre à la question de son salut, de sa finitude. Il lui est possible de fuir, de se perdre, de s'oublier dans la société occidentale de consommation pour différer cette question, mais tôt ou tard elle se posera. « Mai 68 », « la chute du mur de Berlin », « la fin de la guerre froide », « la mondialisation », « l'hyper technologie pour quelques nations », « le réchauffement climatique », « la perte des croyances religieuses », « l'individualisme pour les uns », « retour au communautarisme pour d'autres » : perte de repères pour tous. Le désintéressement occidentale pour les religions et ses pratiques, facilité par une science qui veut tous expliquer de l'infiniment petit à l'infiniment grand, relayé par des médias qui veulent faire croire à leurs téléspectateurs qu'ils savent tout, laisse un grand vide dans notre société moderne. Même les partis politiques n'ont plus d'idée, ni idéaux, ni de programme mais des logiciels. Logiciels qu'ils alimentent en allant chercher les besoins fabriqués de la société auprès de leurs électeurs. Une méthode de travail pour pouvoir présenter de nouvelles promesses électorales répondant mieux aux attendent de leurs concitoyens. Ils sont comme les constructeurs de téléphones portables, les fabricants de lessives ou les responsables de télévisions commerciales, qui recherchent de manière vitale pour leur entreprise, à coller au mieux les tendances du marché. Ici

point de philo si ce n'est celle du profit ou du « garder le pouvoir ». Nous ressentons bien, à écouter les uns et les autres, ici et ailleurs, qu'il y a dans l'air, un je ne sais quoi de fin d'époque ? Dans cette remarque ni voyez que de l'optimisme car depuis l'aube de l'humanité chaque fin d'époque a été le début d'un renouveau vers une autre époque. Pas la fin du monde mais la fin **d'un** monde. Nous ne sommes qu'au début de cette nouvelle percolation d'idées. Si mai 68 peut être une date repère, celle du 9 novembre 1989 à Berlin peut en être une autre. Que manque-t-il à l'homme pour avancer ? L'amélioration matérielle et morale de l'humanité a été durant le XX siècle le domaine des partis politiques. Aujourd'hui nous constatons leurs limites pour rénover la société. A ce jour, et à reprendre les définitions des dictionnaires à propos de la philosophie nous pourrions croire que la philosophie reste du domaine des instruits, des lettrés, des docteurs en littérature et autres professeurs. Le rationalisme chrétien et sa scolastique est toujours d'actualité. Même si nombreux sont ceux qui jurent « au grand dieu » d'être cent pourcent laïc, leur chemin de pensée reste judéo-chrétien. Et c'est bien cette révolution-là qui nous faut finir, au sens géométrique du terme, à savoir revenir à son point de départ : les fondamentaux - ceux d'avant le christianisme.

Retrouver l'art de philosopher au sens ancien. Pour nous même, pas seulement quand cela ne va pas, mais tous les jours et pour commencer quand cela va bien afin d'apprendre à ressentir l'instant présent, notre ataraxie, nos égrégories pour pouvoir construire les lendemains, en rendant ces instants de bonheurs plus accessible, plus facile, plus souvent. Mais aussi pour les autres, car la philosophie a été, et sera, le point de départ incontournable aux fondations indispensables pour bâtir les projets politiques nécessaires à l'amélioration matérielle et morale, au perfectionnement, intellectuel et social de l'humanité... Philosopher sur les forums, dans les blogs, et plus encore... Rendant aux hommes de bonne volonté cette extraordinaire liberté : celle de pensée, par soi-même, pour soi-même mais aussi, par solidarité, pour les autres, afin d'améliorer l'humanité. Soyons des philosophes non pas académiques mais opératifs. A partir de l'ensemble des fondamentaux, retrouver par exemple : la richesse des philosophies du renoncement et s'en servir pour bâtir les chemins nécessaires à sortir de l'impasse d'une société de consommation en besoins surdimensionnés au regard de la taille de la planète terre. Permettre une insurrection philosophique très tôt : Sept ans n'est-il pas l'âge de raison ?... La philosophie ne doit plus être une science d'érudit, mais un outil quotidien pour tous. Une Utopie tout cela ? Oui mais nécessaire et je le revendique. Un travail plus que jamais nécessaire pour sortir de cette grisaille.

Enfin pour ceux qui regarderaient leur montre en se demandant « est-il encore l'heure de philosopher ? », voici le début de la lettre à Ménécée d'Épicure

« Quand on est jeune, il ne faut pas hésiter à philosopher, et quand on est vieux, il ne faut pas se lasser de philosopher. Car il n'est jamais trop tôt ou trop tard pour travailler à la santé de l'âme. »

Vous venez de lire ce travail, en laissant un commentaire vous m'aidez à aller plus loin dans ma réflexion, il est capitale que la parole circule... M Damien

D'Épicure, la lettre à Ménécée

Voici une traduction intégrale de la lettre à Ménécée. Pour les « Terminales » en recherche sur le sujet, il n'y a aucun commentaire sur cette page. Ils trouveront des pistes pour alimenter leurs réflexions sur les pages :

La philosophie pourquoi faire ?

Les philosophies du renoncement

La gestion de la souffrance... Épicure...

« Pour comprendre ici, cherches le ailleurs, pour comprendre ailleurs trouves le ici »

Si vous découvrez la lettre à Ménécée pour la première fois, n'allez pas chercher les commentaires des autres. Lisez là seul et « méditez-là, seul ! », en vous-même. Puis après avoir construit votre propre commentaire « Méditez-là aussi en commun avec vos semblables ». Cette lettre d'Épicure pour son ami Ménécée, est toujours d'actualité, comme un modèle de sagesse. Surtout m'hésitez pas la relire et à la lire à qui vous voudrez...

Ménécée, Bonjour.

Quand on est jeune, il ne faut pas hésiter à philosopher, et quand on est vieux, il ne faut pas se lasser de philosopher. Car il n'est jamais trop tôt ou trop tard pour travailler à la santé de l'âme. Celui qui dit : « que l'heure de philosopher n'est pas encore arrivée ou bien que l'heure de philosopher est passée », ressemble à un homme qui dirait que, pour lui : « l'heure d'être heureux n'est pas encore venue ; ou l'heure d'être heureux n'est plus » Sont donc appelés à philosopher le jeune comme le vieux. Le vieux pour que, vieillissant, il reste jeune en bien par esprit de gratitude à l'égard du passé. Et Le jeune : pour qu'il soit un ancien par son sang-froid à l'égard de l'avenir.

Par conséquent: il faut méditer sur les causes qui peuvent produire le bonheur puisque, lorsqu'il est à nous, nous avons tout. Et que, quand il nous manque, nous faisons tout pour l'avoir.

Ménécée

Attache-toi donc aux enseignements que je n'ai cessé de te donner et que je vais te répéter. Mets-les en pratique et médite-les. Convaincu que ce sont là les principes nécessaires pour bien vivre. Penses en premier que les dieux sont des êtres immortels et bienheureux. Comme l'indique la notion commune de divinité, et ne leurs attribue jamais aucun caractère opposé à leurs immortalités et à leurs béatitudes. Crois au contraire à tout ce qui peut leurs conserver cette béatitude et cette immortalité. Car les dieux existent : évidente est la connaissance que nous avons d'eux. Mais tels que la foule les imagine communément, ils n'existent pas. Les gens ne prennent pas garde à la cohérence de ce qu'ils imaginent. N'est pas impie qui refuse des dieux populaires, mais qui, sur les dieux, projette les superstitions populaires. Les explications des gens à propos des dieux ne sont pas des notions établies à travers nos sens, mais des suppositions sans fondement. De là l'idée que les plus grands dommages, ainsi que les plus grands bienfaits, sont amenés par les dieux. En fait, c'est en totale affinité, avec ses propres vertus que l'on accueille ceux qui

sont semblables à soi-même, considérant comme étranger tout ce qui n'est pas comme soi.

Habitue-toi en second lieu à penser que pour nous la mort n'est rien. Puisque le bien et le mal n'existent que dans la sensation, et que la mort est l'éradication de nos sensations. Dès lors, la juste prise de conscience que « la mort ne nous est rien » autorise à jouir du caractère mortel de la vie. Non pas en lui conférant une durée infinie, mais en l'amputant du désir d'immortalité. Car il n'y a rien de redoutable dans la vie, pour qui a compris, qu'il n'y a rien de redoutable dans le fait de ne plus vivre. Est un sot, celui qui déclare craindre la mort, non pas parce qu'une fois venue elle est redoutable, mais parce qu'il est redoutable de l'attendre. C'est sottise de s'affliger ainsi parce qu'on attend la mort. Puisque c'est quelque chose qui, une fois survenu, ne fait plus de mal. Ainsi donc, le plus effroyable de tous les maux, la mort, n'est rien pour nous. Puisque tant que nous vivons, la mort n'existe pas. Et lorsque la mort est là, alors, nous ne sommes plus. La mort n'existe donc ni pour les vivants, ni pour les morts. Puisque pour les uns elle n'est pas, et que les autres ne sont plus. Beaucoup de gens pourtant fuient la mort, soit comme le plus grand des malheurs, soit comme le point final des choses de la vie. Le sage, lui, ne craint pas la mort. La vie ne lui est pas un fardeau, et il ne croit pas que ce soit un mal de ne plus exister. Comme ce n'est pas l'abondance des mets, mais leur qualité qui nous plaît, de même, ce n'est pas la longueur de la vie, mais son charme qui nous plaît. Quant à ceux qui conseillent au jeune homme de bien vivre, et au vieillard de bien mourir, ce sont des naïfs, non seulement parce que la vie a du bon, même pour le vieillard, mais parce que le souci de bien vivre et le souci de bien mourir ne font qu'un. Bien plus naïf est encore celui qui prétend qu'il est bien de ne pas naître, ou, « une fois né, de franchir au plus vite les portes de l'Hadès. Car si l'homme qui tient ce langage est persuadé de ce qu'il dit, pourquoi, ne quitte-t-il pas la vie sur-le-champ ? Si elle est désirée violemment, c'est une solution facile à prendre. Si cet homme plaisante, alors il fait preuve d'une très grande légèreté en un sujet qui n'en comporte pas. Il faut (donc) se rappeler que l'avenir n'est ni à nous, ni tout à fait étranger à nous. En sorte que nous ne devons, ni l'attendre comme s'il devait arriver, ni désespérer comme s'il ne devait en aucune façon se produire.

Il faut en troisième lieu comprendre que parmi les désirs certains d'entre eux sont naturels, d'autres vains, et que si certains des désirs naturels sont nécessaires, d'autres ne sont seulement que naturels. Parmi les désirs nécessaires, certains sont nécessaires au bonheur, d'autres à la tranquillité durable du corps, d'autres à la vie même. Et en effet, une théorie vérifiée des désirs doit rapporter tout choix et toute aversion à la santé du corps et à l'ataraxie de l'âme, puisque c'est là, la perfection même de la vie heureuse. Toutes nos actions ont pour but d'éviter à la fois la souffrance et le trouble. Une fois réussi, toute l'agitation de l'âme tombe. Ainsi l'être vivant n'a plus à s'acheminer vers quelque chose qui lui manque, ni à chercher autre chose pour parfaire le bien-être de l'âme et celui du corps. Nous n'avons en effet besoin du plaisir que quand, par suite de son absence, nous éprouvons de la douleur. Quand nous n'éprouvons pas de douleur nous n'avons plus besoin du plaisir. Et c'est pourquoi nous disons que le plaisir est le commencement et la finalité de la vie. En effet, d'une part, le plaisir est reconnu par nous comme le bien primitif et conforme à notre nature, et c'est avec lui que nous pouvons déterminer ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut éviter. D'autre part, c'est toujours vers lui que nous aboutissons, puisque ce sont nos affections qui nous servent de règle pour mesurer et apprécier tout bien. Si pour nous, le plaisir est le premier des biens naturels, il s'ensuit que nous

n'acceptons pas le premier plaisir venu, mais qu'en certains cas, nous méprisons de nombreux plaisirs, quand ils ont pour conséquence une peine plus grande en final. D'un autre côté, il y a de nombreuses souffrances que nous estimons préférables aux plaisirs, quand elles entraînent pour nous, au final, un plus grand plaisir.

Tout plaisir, dans la mesure où il s'accorde avec notre nature, est donc un bien. Mais tout plaisir n'est pas, cependant nécessairement souhaitable. De même, toute douleur est un mal, mais pourtant toute douleur n'est pas nécessairement à fuir. Il reste que c'est par une sage considération de l'avantage et du désagrément qu'il procure, que chaque plaisir doit être apprécié. En effet, en certains cas, nous traitons le bien comme un mal, et en d'autres, le mal comme un bien. Ainsi, nous considérons l'autosuffisance comme un grand bien : non pour satisfaire à une obsession gratuite de frugalité, mais pour que le minimum, au cas où la profusion ferait défaut, nous satisfasse. Car nous sommes intimement convaincus qu'on trouve d'autant plus d'agréments à l'abondance qu'on y est moins attaché. Et que si tout, ce qui est naturel, est plutôt facile à se procurer, ne l'est pas pour tout ce qui est vain. Des mets simples donnent un plaisir égal à celui d'un régime somptueux lorsque toute la douleur causée par la faim est supprimée. Ainsi, celui qui en a senti la privation, du pain d'orge et de l'eau lui procurent le plus vif plaisir, lorsqu'il les porte à sa bouche. L'accoutumance à des régimes simples et sans faste est un facteur de santé. Il pousse l'être humain au dynamisme dans les activités nécessaires à la vie.

Cette autosuffisance, nous rend plus apte à apprécier, à l'occasion, les repas luxueux et, face au sort, nous immunise contre l'inquiétude. Par conséquent, lorsque nous disons que le plaisir est le souverain bien, nous ne parlons pas des plaisirs des débauchés, ni des jouissances sensuelles, comme le prétendent quelques ignorants qui nous combattent et défigurent notre pensée. Nous parlons de l'absence de souffrance physique et de l'absence de trouble moral. Car ce ne sont : ni les beuveries et les banquets continuels, ni la jouissance sexuelle que l'on tire de la fréquentation des femmes ou des hommes, ni la joie que donnent les poissons et les viandes dont on charge les tables somptueuses, qui procurent une vie heureuse, mais des habitudes raisonnables et sobres.

Avoir une raison cherchant sans cesse des causes légitimes de choix ou d'aversion, et rejetant les options susceptibles d'apporter à l'âme le plus grand trouble. Le principe de tout cela, et en même temps le plus grand bien, c'est: la prudence. Il faut l'estimer supérieure à la philosophie elle-même, puisqu'elle est la source de toutes les vertus, qui nous apprennent que nous ne pouvons pas parvenir à la vie heureuse sans : la prudence, l'honnêteté et la justice. Et que la prudence, l'honnêteté, et la justice ne peuvent s'obtenir sans le plaisir. Les vertus, en effet, naissent d'une vie heureuse, laquelle à son tour est inséparable des vertus.

Ménécée Connais-tu quelqu'un que tu puisses mettre au-dessus du sage? Le sage a sur les dieux des opinions pieuses. Le sage ne craint pas la mort, à aucun moment. Il estime qu'elle est la fin normale de la nature, (que le terme des biens est facile à atteindre et à posséder). Le sage sait que tous les maux ont une durée et une gravité limitées. le sage se moque du destin, dont certains en font le maître absolu des choses. Pour lui, mieux vaut s'incliner devant (toutes) les opinions mythiques sur les dieux que de se faire les esclaves du destin des physiciens. Car la mythologie nous promet que les dieux se laisseront fléchir par les honneurs qui leur seront rendus, tandis que le destin, dans son cours nécessaire, est inflexible. Le sage ne croit pas, comme la foule, que la fortune soit une divinité, car les

dieux ne font jamais d'actes sans règles. La fortune n'est pas non plus pour lui une cause, il sait qu'elle est instable. Il ne croit pas que La fortune soit la cause du bien et du mal, ni de la vie heureuse, et pourtant il sait qu'elle peut apporter de grands biens mais aussi de grands maux. Le sage est celui qui croit qu'il vaut mieux faire de bons calculs, même malchanceux, qu'avoir de la chance après de mauvais calculs. Car ce qui est le mieux, c'est réussir dans des entreprises que l'on a pleinement méditées. Ménécée médite Médite donc tous ces enseignements et tous ceux qui s'y rattachent, Médites-les, jour et nuit en y réfléchissant seul, en toi-même. Mais aussi en commun avec ton semblable . Si tu le fais, jamais tu n'éprouveras le moindre trouble, ni dans tes songes, ni dans tes veilles. Et tu vivras parmi les hommes comme un dieu. Car un tel l'homme qui vit au milieu de biens immortels n'a plus, en effet, rien de commun avec les mortels. »

Épicure